

# L'EUCCHARISTIE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

---

## INTRODUCTION

Chaque fois que l'on veut évoquer le renouveau religieux du XIX<sup>e</sup> siècle après les turbulences de la Révolution française, on n'échappe pas à Chateaubriand. Il nous décrit avec étonnement et émerveillement comme signe de ce renouveau la procession de la Fête-Dieu à Lyon en 1801, avant même la signature du Concordat:

“Quelle est cette puissance extraordinaire qui promène ces cent mille chrétiens sur ces ruines. Par quel prodige la croix reparaît-elle en triomphe dans cette même cité où naguère une dérision horrible la traînait dans la fange ou le sang? D'où renaît cette solennité proscrite? Quel chant de miséricorde a remplacé si soudainement le bruit du canon et les cris des chrétiens foudroyés? Sont-ce les pères, les mères, les frères, les soeurs, les enfants de ces victimes qui prient pour les ennemis de la foi, et que vous voyez à genoux de toutes parts aux fenêtres de ces maisons délabrées, et sur les monceaux de pierre où le sang des martyrs fume encore?”<sup>1</sup>

L'année suivante, c'est le triomphe de la publication du *Génie du christianisme* (avril 1802) au moment même où le concordat entre en application. Chateaubriand veut montrer l'utilité sociale et politique du christianisme ainsi que sa valeur littéraire et poétique. Il a dit lui-même: “Je ne suis pas théologien”. Il s'adresse à la sensibilité plus qu'à la raison. Il veut séduire plutôt que convaincre. Le succès montre qu'il a atteint son but.

Chateaubriand traite de l'eucharistie sans utiliser beaucoup le mot, à deux reprises. Au début de l'ouvrage, il est question de “la communion” dans la présentation des sacrements. C'est surtout la description romantique de la première communion:

“C'est à douze ans, c'est au printemps de l'année, que l'adolescent s'unit à son Créateur (...) Des jeunes filles vêtues de lin, et des garçons parés de feuillages, marchent sur une route parée des premières fleurs de l'année. Ils s'avancent vers le temple, en répétant de nouveau cantiques; leurs parents les suivent; bientôt le Christ descend sur l'autel pour ces âmes délicates. Le froment des anges est déposé sur la langue véridique qu'aucun mensonge n'a encore souillée; tandis que le prêtre boit, dans le vin pur, le Sang méritoire de l'Agneau.”<sup>2</sup>

Chateaubriand montre ensuite la valeur des rites chrétiens fondés sur la tradition et garants de la moralité:

“Les rites chrétiens sont de la plus haute moralité, par cela seul qu'ils ont été pratiqués par nos pères; par cela seul que nos mères ont été chrétiennes sur nos berceaux (...) Une solennité qui doit être précédée d'une confession générale, qui ne peut avoir lieu qu'après une longue suite d'actions vertueuses, est très favorable aux bonnes moeurs. Elle l'est même à un tel point que si un homme approchait dignement, une seule fois par mois, du sacrement d'Eucharistie, cet homme serait de nécessité l'homme le plus vertueux de la terre.

Transportez le raisonnement de l'individuel au collectif, de l'homme au peuple, et vous verrez que la Communion est une législation tout entière.”

Il en traite de la messe dans la quatrième partie qui concerne le culte. Les vêtements des prêtres et les ornements d'Église lui semblent l'héritage des anciennes religions. Il justifie l'usage du latin:

“une langue antique et mystérieuse, une langue qui ne varie plus avec les siècles convenait assez bien au culte de l'Être éternel, incompréhensible, immuable (...) Les oraisons en langue latine semblent redoubler le sentiment religieux de la foule. ne serait-ce point un effet naturel de notre penchant au secret?”

Il montre la beauté des prières de la messe qu'elles viennent des psaumes, des évangiles ou de la tradition. Il en cite et commentent quelques-unes comme le *Notre Père*, la prière pour les agonisants. Il montre la parfaite convenance du rythme septénaire du dimanche à la vie humaine. L'explication de la messe s'ouvre sur le sacrifice, fondement de toutes les religions. Le dialogue du début de la messe qu'il traduit lui paraît digne des cultes des religions antiques. Le *Confiteor* est “une prière adorable par sa moralité.” Il parcourt toutes les prières pour arriver “au moment redoutable, le canon” (...) le mystère s'accomplit, l'Agneau descend pour être immolé.” Chateaubriand déborde de lyrisme pour décrire la Fête-Dieu:

“Mais où va-t-il ce Dieu redoutable, dont les puissances de la terre proclament ainsi la majesté? Il va se reposer sous des tentes de lin, sous des arches de feuillages, qui lui présentent comme aux jours de l'ancienne alliance, des temples innocents et des retraites champêtres; les juges, les guerriers, les potentats le suivent. Il marche entre la simplicité et la grandeur, comme en ce mois qu'il a choisi pour sa fête, il se montre aux hommes entre la saison de fleurs et celle des foudres (...) Les solennités du christianisme sont coordonnées d'une manière admirable aux scènes de la nature...”

Même si nous pouvons estimer qu'elle n'a pas toujours été heureuse, il nous faut bien admettre l'influence considérable du *Génie du christianisme* sur l'Église du XIXe siècle. Chateaubriand, en quelque sorte, assure la transition chrétienne du XVIIIe siècle au XIXe par delà la Révolution dans l'esprit de Jean-Jacques Rousseau. Le ton grandiloquent de l'ouvrage, souvent sans beaucoup de profondeur, reviendra sans cesse dans la littérature pieuse et apologétique du siècle.

## **I - LES RENOUVEAUX DU PREMIER XIXe SIÈCLE**

Il est toujours un peu artificiel d'extraire d'une masse d'écrits et de pratiques ce qui concerne l'eucharistie qui appartient à un ensemble plus large comme la liturgie ou les sacrements ou qui se veut l'affirmation de comportements particuliers comme la réparation.

## 1. Réparation et retour à la ferveur

### - réparation

Pauline Jaricot

Congrégations: Picpus

- **ferveur**: Jean-Marie Vianney

## 2. Théologie et histoire

### Gerbet

Philippe Gerbet (1798-1864) fut pendant douze ans (1822-1864) un proche de Lamennais dont il s'éloigna après la condamnation pour devenir un farouche partisan du pouvoir politique (Napoléon III) et de l'antilibéralisme de Pie IX. Il avait été désigné comme évêque de Perpignan en 1854 et un de ses mandements servit de base à la rédaction du *Syllabus* (1864) de Pie IX. Le premier de ses ouvrages composé auprès de Lamennais, *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique* (1829) eut neuf éditions et fut traduit en italien, polonais, allemand, anglais et espagnol. Ce dogme générateur est celui de l'eucharistie considérée comme le fondement de l'Église catholique. Gerbet dit en commençant:

“Ce petit ouvrage n'est ni un traité dogmatique, ni un livre de dévotion, mais quelque chose d'intermédiaire (...) La religion nourrit l'intelligence de vérités, comme elle nourrit le coeur de sentiments: de là deux manières de la considérer, l'une rationnelle, l'autre édifiante. Ces deux aspects, combinés entre eux, produisent un troisième point de vue, dans lequel on considère la liaison des vérités en tant qu'elle correspond aux développements de l'amour dans l'âme humaine. C'est dans ce point de vue que nous nous sommes placé pour contempler le mystère qui est le fondement du culte catholique (...) Ce mystère est le *Coeur* du christianisme: tel est, en un seul mot, la conclusion de cet écrit. (p. V-VII).

Gerbet s'exprime dans un style romantique, proche de celui du *Génie du christianisme*. Il s'inspire largement des idées philosophiques de son maître Lamennais. Finalement l'ouvrage est surtout une apologie du catholicisme contre le protestantisme. En effet, si le dogme de la présence réelle est le fondement du vrai christianisme, les protestants qui le refusent ne peuvent qu'errer et sombrer peu dans le rationalisme, le panthéisme, etc...

L'ouvrage reste agréable à lire. Après quelques approximations sur le sacrifice, le sacerdoce, tirées d'une histoire des religions bien sommaire, Gerbet fait le tour des dogmes et des pratiques chrétiennes, pour montrer que c'est l'Eucharistie, et particulièrement la présence réelle, qui assure leur consistance. C'est la permanence de l'Incarnation. Les protestants “ont remplacé la foi catholique à la présence réelle par le fanatisme éblouissant de l'inspiration”. L'Eucharistie fonde la vie sociale. Le sacerdoce chrétien se définit par rapport à l'eucharistie qui exige pour le prêtre le célibat. Le culte public du catholicisme agit sur les masses tandis que la confession agit sur les individus. Présence réelle et confession sont la base de la vie en société:

“Le précepte qui oblige strictement le catholique à rentrer chaque semaine au moins par l’assistance au culte public, en relation avec Dieu et les hommes, l’arrache à cette solitude fatale où sa raison se serait égarée, pour le transporter dans une société de raison, de calme et d’amour. La conscience l’oblige à redevenir pleinement homme pour rester chrétien; et cette diversion puissante, fréquemment renouvelée contribue, plus qu’on ne le pense communément, à prévenir ou arrêter le développement de la folie. La présence réelle, base du culte public par lequel le catholicisme agit sur les hommes pris en masse, n’est pas moins liée moins étroitement à la pratique de la confession, qui est son moyen d’action correspondant aux divers besoins des individus.” (p. 140)

Gerbet passe en revue les différents aspects de la vie chrétienne qui se fondent sur l’Eucharistie: l’aumône, le service des malades, l’égalité devant Dieu, l’unité de l’Église. Le soutien du dévouement des saints et des chrétiens, c’est la communion fréquente. Comme beaucoup d’auteurs du premier XIXe siècle, Gerbet s’élève contre le jansénisme qui semble encore vivant, opposé à la communion fréquente. Toutes les erreurs s’enchaînent à partir des erreurs sur l’Eucharistie.

L’Eucharistie, dit Gerbet, a besoin de l’équilibre entre les associations de piété connues sous le nom de congrégations et le culte public. La suppression des congrégations entraînerait une égalité géométrique et l’immobilité. Mais les congrégations risqueraient de proposer autant de cultes différents si elles n’avaient leur base dans le culte général avec “l’autel du sacrifice pour centre, et pour loi première la fréquente communion”.

### **Guéranger**

rallèlement, dès le milieu du XIXe siècle, on parle d’un “mouvement liturgique” que l’on fait commencer avec Dom Guéranger et ses *Institutions liturgiques* (1840 et s.)<sup>3</sup>. Il s’agit d’abord d’une recherche historique théorique souvent polémique dans le but de rétablir la liturgie romaine dans les diocèses français. Si ce travail eut une incidence sur les livres liturgiques, missel et bréviaire, il n’en eut aucune sur la pratique des chrétiens. D’une manière plus pertinente,

### **À travers l’Europe: Sailer, Moehler**

## **II - L’EUCHARISTIE, REMÈDE À L’INDIFFÉRENCE ET REMPART CONTRE UN MONDE HOSTILE**

### **1. Autour de 1848**

- Théodelinde Dubouché et l’adoration réparatrice

### **2. les entreprises de Pierre-Julien Eymard**

### **3. Les crises de 1870 et de la fin du siècle**

- adorations en tous genre
- Tamisier/ Chevrier
- les Congrès eucharistiques

Dans l'Eucharistie, on privilégie la présence réelle détachée de l'action eucharistique elle-même. À défaut de manger le corps du Christ et de boire son sang, on le regarde, on le contemple et on lui rend honneur dans les processions de la Fête-Dieu, les repositoires du Jeudi-Saint, les saluts du Saint-Sacrement. En volonté de réaction contre le contexte politique de la laïcisation et de l'anticléricalisme, sont nées ou se sont développées au cours du XIXe siècle, une foule d'oeuvres eucharistiques: adoration perpétuelle, adoration réparatrice, heures saintes, quarante heures et surtout les congrès eucharistiques<sup>4</sup>. On y intègre peu à peu la communion elle-même, en l'envisageant moins comme participation au mémorial de l'acte rédempteur du Christ que comme absorption individuelle d'un remède dans les épreuves et les tentations.

## **III - L'EUCARISTIE AU JOUR LE JOUR**

Si l'histoire retient les créations institutionnelles et les événements exceptionnels, il ne faut pas oublier ce qu'est l'eucharistie habituelle, la messe, pour le commun des chrétiens. On pourrait parler d'une eucharistie sans âge, héritage des siècles antérieurs qui se prolongera encore bien avant dans le XXe siècle.

### **1. La messe dans les campagnes**

Les innombrables paroisses de campagne, en Europe du moins, ont leur messe dominicale qui oblige à des déplacements à pied assez longs dans les zones d'habitat dispersé. La ferveur varie selon les lieux. Au XIXe se dessine la carte de la pratique religieuse étudiée avec plus de rigueur par l'abbé Boulard dans les années 1950. Certains se limitent aux grandes fêtes. On revêt pour la messe ses vêtements du dimanche. Dans *La vie d'un simple* (1922), Émile Guillaumin fait parler un métayer du Bourbonnais au XIXe siècle, Tiennon né en 1823 qui n'est pas particulièrement mystique:

“Nous allions à la messe à tour de rôle car il n'y avait que deux garnitures d'habits propres pour nous quatre. Mes frères réservaient pour les jours de fêtes, pour les cérémonies possibles, leurs habits de noces. Cette garniture-là, utilisée toute la vie aux grandes occasions, servait encore de toilette funèbre. Mon père et mon frère Louis allaient au bourg de compagnie. Le dimanche suivant, c'était notre tour à mon parrain et à moi.” (Livre de poche p. 79).

L'obligation de la messe dominicale est souvent relativisée ainsi que le péché mortel consécutif à la non assistance:

“Je ne manquais guère les cérémonies où le succès des cultures est en jeu (...) J’allais toujours à la messe des Rameaux avec une grosse touffe de buis et meattais ensuite des branches derrière toutes les portes (...) J’assistais à la procession de la saint Marc qui se fait pour les biens de la terre, et quelques jours après, à la messe de saint Athanase, le préservateur de la grêle (...) ces pratiques que j’avais toujours vu suivre me semblaient naturelles. Mais je ne pouvais admettre que manquer la messe un dimanche ou faire gras le vendredi soient des motifs à punition sans fin, pas plus qu’il ne me semblait juste d’attribuer au curé dans la confession le pouvoir d’absoudre tous les crimes.” Guillaumin (*ib.* p. 259-260)

C’est généralement la grand-messe dont les chants de l’ordinaire sont assurés par quelques chantres et non par la foule. Ce peut être la messe basse, dans le silence le plus complet, à moins qu’on ne dise le chapelet, où l’on n’entend même pas les paroles latines auxquelles seul le servant répond discrètement. Heureusement, la sonnette permet aux assistants de savoir où l’on en est! Après la consécration on chante parfois un motet au Saint-Sacrement. Seul l’évangile est lu dans la langue parlée au début des prières du prône.

## 2. La messe en ville

Dans les grandes villes, le dimanche, on multiplie les messes basses qui se succèdent de demi-heure en demi-heure pour que les fidèles satisfassent à l’obligation. Les messes matinales sont destinées aux gens pauvres et aux employées de maison. Les messes tardives ont la préférence de la bourgeoisie. À Paris, il peut y avoir, aux messes et plus encore aux vêpres et aux saluts du Saint-Sacrement des orchestres ou des chanteurs d’opéras au sujet desquels Huysmans ironise et s’emporte:

“Aucun recueillement n’était possible au milieu de dames qui se pâmaient derrière des faces à main et s’agitaient dans des cris de chaises. C’étaient de frivoles séances de musique pieuse, un compromis entre le théâtre et Dieu (...) M. Widor, installé devant son buffet, écoulait des soldes défraîchis de musique, gargouillait là-haut, imitant la voix humaine et la flûte., le biniou et le galoubet, la musette et le basson (...) finissait par simuler le roulement des locomotives sur les ponts de fonte, en lâchant toutes ses bombardes. (...) Ce n’était plus un sanctuaire, mais un beuglant. Les *Ave Maria*, les *Ave verum*, tous les déculotages mystiques de feu Gounod, les rapsodies du vieux Thomas, les entrechats d’indigents musicastres, défilaient à la queue leu leu (...) Ah! ce n’est pas pour dire, mais avec ces prêtres qui dans l’espoir d’une recette, permettent les jours de fête à des voix retroussées d’actrices de danser le chahut aux sons pesants de l’orgue, elle est devenue quelque chose de pas bien propre la pauvre Église!” (*En route*, éd. 1931, p. 322-324).

Huysmans est beaucoup plus élogieux pour la messe de Noël dans une abbaye de la famille de Solesmes:

“Quand on fut arrivé au *kyrie eleison*, les fidèles s’embrasèrent et les filles et les garçons du village, conduits par le père curé, soutinrent les moines. Il en fut de même pour le *credo*. Durtal eut, à ce moment, la vision précise d’un retour très en arrière, d’un hameau chantant

les mélodies de saint Grégoire, au Moyen Âge (...) À défaut d'art, c'était de la projection d'âme un peu brute, d'âme de foule, émue pour un moment; c'était la reviviscence pendant quelques minutes d'une primitive Église où le peuple vibrant à l'unisson de ses prêtres, prenait une part effective aux cérémonies et priaient avec eux, dans le même dialecte musical, dans le même idiome." (*L'Oblat*, éd. 1903, p.195)

Le prix de location des chaises varie. Il n'y a de prédication qu'à la grand-messe. On ne communie qu'à Pâques et aux grandes fêtes jusqu'au temps de Pie X, et uniquement aux messes matinales, jamais aux grand-messes chantées de fin de matinée puisqu'il faut être à jeun depuis minuit. Dans certaines églises, la communion est donnée avant et après la messe ou tous les quarts d'heure sur fond de messe; on confesse pendant toute la messe. Bien sûr cela n'empêchait pas nos ancêtres de se sanctifier. Mais la messe était l'affaire du prêtre qui doit la dire chaque jour même s'il est seul. D'où la multiplication des messes simultanées en un même lieu quand les prêtres se rassemblent à l'occasion de retraite annuelle par exemple.

### **3. Messes de funérailles et de mariage**

Ce sont dans certains lieux, en semaine, les innombrables messes de requiem où le prêtre alterne avec le chantre et les messes de mariage.

Zola nous décrit d'une manière assez caricaturale le mariage de Gervaise, sous le Second Empire au milieu d'une préparation de messes d'apparat, probablement des messes funéraires:

"Le bedeau les attendait au milieu de l'église vide; il les poussa vers une petite chapelle, en leur demandant furieusement si c'était pour se moquer de la religion qu'ils arrivaient en retard. Un prêtre vint à grandes enjambées, l'air maussade, la face pâle de faim, précédé par un clerc en surplis sale qui trottaient. Il dépêcha sa messe, mangeant les phrases latines, se tournant, se baissant, élargissant les bras, en hâte avec des regards oblique sur les mariés et sur les témoins. Les mariés devant l'autel, très embarrassés, ne sachant pas quand il fallait s'agenouiller, se lever, s'asseoir, attendaient un geste du clerc. Les témoins pour être convenables, se tenaient debout tout le temps; tandis que maman Coupeau, reprise par les larmes, pleurait dans le livre de messe qu'elle avait emprunté à une voisine. Cependant, midi avait sonné, la dernière messe était dite, l'église s'emplissait du piétinement des sacristains, du vacarme des chaises remises en place. On devait préparer le maître-autel pour quelque fête, car on entendait le marteau des tapissiers clouant les tentures. Et, au fond de la chapelle perdue, dans la poussière d'un coup de balai donné par le bedeau, le prêtre à l'air maussade promenait vivement ses mains sèches sur les têtes inclinées de Gervaise et de Coupeau, et semblait les unir au milieu d'un déménagement, pendant un absence du Bon Dieu, entre deux messes sérieuses. *L'assommoir*, Livre de Poche, p. 80.

### **4.La première communion**

Si la célébration de la première communion remonte au XVIII<sup>e</sup> siècle lors des missions paroissiales, elle ne se généralisa qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle pour se situer au XIX<sup>e</sup> au cœur de la religion populaire; elle est le terme du catéchisme, le passage à la vie adulte et souvent la fin de la pratique religieuse régulière. Le chrétien normal est celui qui a fait sa première communion. C'est pourquoi sont fondées au cours du siècle de nombreuses oeuvres de la première communion comme celle du P. Chevrier pour les enfants déjà âgés mais marginalisés dans les paroisses. La communion est le plus beau jour de la vie

Pour Chateaubriand, dans le *Génie du christianisme* évoqué plus haut, l'Eucharistie, c'est d'abord la première communion. Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, il décrit longuement sa première communion précédée de la confession préparatoire qui le met au comble de l'angoisse car il a commencé par un aveu incomplet. Nous retrouvons l'auteur romantique qui puise dans sa culture classique en rapprochant la première communion de la prise de la toge virile chez les Romains et montre quelque grandiloquence:

“Ce jour-là tout fut à Dieu et pour Dieu (...)La présence réelle de la victime dans le saint sacrement de l'autel m'était aussi sensible que la présence de ma mère à mes côtés. Quand l'hostie fut déposée sur mes lèvres, je me sentis comme tout éclairé en dedans. Je tremblais de respect, et la seule chose matérielle qui m'occupât était la crainte de profaner le pain sacré(...). Je conçus encore le courage des martyrs: j'aurais pu dans ce moment confesser le Christ sur le chevalet ou au milieu des lions. (*Mémoires d'outre-tombe*, livre II, ch. 6).

Les débats récents ont amené beaucoup d'auteurs à étudier l'histoire cette première communion ou communion solennelle remise en question. Les historiens ont fait appel aux nombreux récits du siècle dernier, récits des gens simples et des romanciers. La plupart du temps, les historiens s'intéressent d'abord<sup>5</sup> à la sociologie de la première communion. Elle est, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle et encore une bonne partie du XX<sup>e</sup> un rite de passage dont on esquisse la comparaison avec ceux des autres religions et cultures. C'est l'âge de la fin de l'innocence, de la fin de l'école - elle peut coïncider en France avec le Certificat d'Études primaires créé sous la Troisième République - et donc de l'entrée dans la vie professionnelle pour les garçons mais aussi pour les filles. Les uns et les autres quittent parfois la maison familiale pour “se placer” comme domestiques ou employées de maison.

Nous sommes davantage renseignés sur les aspects annexes de la célébration: la fête familiale, l'habit, le repas, les cadeaux que sur la compréhension même de l'eucharistie par les enfants. La paroisse donne généralement aux enfants une image de souvenir de leur communion avec la date, le nom et le lieu. À la fin du siècle, ce sont les enfants eux-mêmes qui prennent l'habitude de distribuer des images-souvenirs. Les images veulent traduire la réalité de l'Eucharistie<sup>6</sup> Les insinuations et les textes varient: paroles de Jésus à la Cène. De plus en plus, ce sont des calices et des hosties en filigrane desquelles transparaît le “petit Jésus”, des tabernacles, qui enferment “le divin prisonnier” avec un communiant ou une communicante qui frappe à la porte. Thérèse de Lisieux avait reçu de sa soeur pour sa première communion l'image intitulée “la petite fleur du divin prisonnier”: Jésus, dans un tabernacle fermé par des barreaux passe la main pour saisir une fleur à l'extérieur avec la légende: “Hélas, puisqu'à



vous fuir ils s'obstinent sans cesse. Puisqu'ils vous laissent seul... O le Dieu de mon coeur, abaissez par pitié les yeux sur ma bassesse. Je serai mon Jésus votre petite fleur."

## **5. La piété eucharistique populaire**

On découvre à travers ces textes que pour la majorité des chrétiens il n'y a pas de véritable participation à l' "action eucharistique". Pour leur première communion, il arrive que les enfants reçoivent un missel, un "paroissien" qui comporte de belles élévations du XVIIe siècle, des prières "pendant la messe" et non la traduction du texte latin, du moins pour le canon. C'était le conseil de Dom Guéranger. Il est vrai qu'il existait çà et là des traductions complètes, (*les Heures de Lyon* par exemple). Il est recommandé de dire le chapelet. Un manuel utilisé à Ars (1854), du temps de J.-M. Vianney, conseille: "On peut entendre la messe en récitant les quinze oraisons de sainte Brigitte et en suivant autant que possible les cérémonies de la messes." On peut aussi chanter quelques cantiques dans la langue locale. Ce que l'on va appeler le mouvement liturgique réagit, d'abord dans des milieux restreints, devant cet état des choses qui durera encore longtemps dans le siècle suivant.

Pour les fidèles, la messe était un des éléments de la piété eucharistique qui en comportait bien d'autres. Beaucoup de paroisses ont intégré plus ou moins les manifestations eucharistiques déjà anciennes ou plus nouvelles. L'Eucharistie a une place particulière pendant la semaine sainte. Il y a une émulation dans la confection des repositoirs qui gardent le Saint-Sacrement dans les églises après la messe du Jeudi-Saint: on les visite de paroisse en paroisse. La communion pascale fait partie de la religion populaire. Le précepte est reçu comme un geste d'affirmation catholique dans les différents milieux. Les femmes font leurs Pâques le Jeudi-Saint, les hommes à la première messe du jour de Pâques. La Fête-Dieu (corpus christi) conduit sur les chemins de campagne, de repositoir en repositoir, derrière l'ostensoir porté sous un dais par le curé; les enfants jettent des pétales de rose sur le parcours. Le salut du Saint-Sacrement suit généralement les vêpres du dimanche. Les Quarante heures sont pratiquées assez souvent ainsi que l'adoration perpétuelle qui tourne à travers les paroisses.

## **IV - AU TERME DU SIÈCLE**

## 1. Les Congrès ecclésiastiques de Reims (1896) et de Bourges (1900)

Les Congrès ecclésiastiques de Reims (août 1896) et de Bourges (septembre 1900) qui rassemblèrent chacun environ 700 prêtres sont un bon reflet des problèmes pastoraux de la fin du XIXe siècle. L'Eucharistie et la messe sont abordées de diverses manières. Il est question de la première communion et de la préparation des enfants. Des prêtres disent comment ils encouragent la communion mensuelle: certains organisent une communion interparoissiale qui devient une journée eucharistique incitant à la communion mensuelle dans chacune des paroisses dans le reste de l'année. Les participants du congrès sont invités à s'affilier à la Société des prêtres-adorateurs par le R.P. Durand de la Congrégation du Très-Saint-Sacrement:

“Le R.P. Durand nous envoie quelques pages enflammées sur la sainte-Eucharistie et sur la fréquente communion. je ne vois qu'une barrière, doit-il, à l'invasion si déplorable des villes par les campagnes: c'est la petite Hostie blanche, parce qu'elle seule peut calmer cette soif de grandeur, de richesses, de plaisirs, qui consume nos pauvres paysans; parce que seule elle peut donner des goûts simples, modérés, propres à les retenir dans leurs foyers, de même que seule elle peut donner aux riches propriétaires l'esprit de sacrifice nécessaire pour demeurer avec les gens de la campagne ou revenir souvent au milieu d'eux. Ce qu'il nous faut de manière générale, c'est une génération forte, possédant l'esprit de sacrifice. Or, cet esprit ne peut se puiser ailleurs que dans la Sainte-Eucharistie.” (*Compte rendu du Congrès*, p. 126).

Il est question encore du repos dominical parfois impossible, pour les marchands d'huîtres, par exemple. Certains présentent ou proposent des paroissiens ou livres de messe pour les fidèles. Les prêtres ne donnent pas le bon exemple dans la prière publique:

“Un laïque nous écrit pour nous dire la façon déplorable dont certains ecclésiastiques récitent les prières publiques dans les offices paroissiaux. Ils y mettent une telle rapidité qu'on ne peut qu'en être scandalisé.” (*Compte rendu* p. 135)

Un débat s'ouvre sur le jeûne eucharistique des prêtres qui disent des messes tardives:

“Ne serait-il pas suffisant pour ces prêtres dont la vie est pour ainsi dire annihilée par ce jeûne trop fréquent, que le jeûne eucharistique fût restreint à un jeûne naturel de quatre heures seulement?

(...) Dans la paroisse où j'étais vicaire, dit un prêtre, nous avons quatre messes tardives la semaine. Il m'est arrivé de monter à l'autel à deux heures de l'après-midi à l'occasion de messes de mariage. Un de mes confrères en est mort, et sa dernière parole a été: les messes tardives m'ont tué.” (*Compte rendu* p. 137).

Le congrès s'étend assez longuement sur la prédication. Nous y apprenons qu'on ne prêche pas partout aux messes basses et matinales. Les servantes qui vont à la première messe sont privées de toute prédication. Plusieurs intervenants mettent en avant l'homélie, commentaire

simple de l'Évangile plutôt que le sermon éloquent sur un thème. Des prêtres invitent à prêcher sur les aspects sociaux du christianisme dans l'esprit de Léon XIII (*Rerum novarum*).

Les prédications sont jugées trop longues (demi-heure?) puisqu'un intervenant fait remarquer:

“Croyez-vous que dans un auditoire de moyenne composition, il y ait 5% d'hommes capables de bien suivre un raisonnement froid plus d'un quart d'heure? et 5% de femmes capables de le suivre plus de cinq minutes? (p. 142).

On donne comme référence utile un livre intitulé: *La prédication de cinq à dix minutes*. Il ne faut pas hésiter à prêcher au moins brièvement dans toutes les occasions, mariages et enterrements compris; les protestants le font. Il vaudrait mieux que le prédicateur ait quelques notes plutôt que d'user trop d'énergie à apprendre son texte par coeur.

Le congrès de Bourges revient encore sur la messe et la prédication. On y communique une lettre de l'évêque de Châlons à ses curés:

“Vous devez avoir à coeur d'assurer à cette importante messe (du prône) de la paroisse les attractions qui, durant de longs siècles la rendirent si populaire et en firent un si puissant instrument de foi et de civilisation. Sur un point seulement elle doit se distinguer de ce qu'elle fut autrefois: il faut qu'elle soit moins longue. Si elle dure une heure un quart, c'est très suffisant; au delà d'une heure et demie, c'est excessif.” (*Compte rendu*, p.295).

## **2. Le mouvement liturgique**

### ***Maredsous***

Dans le sillage de l'élan donné par Dom Guéranger, mais d'une manière assez différente on peut dire que le “mouvement liturgique” naît ou s'affirme dans les dernières années du XIXe siècle. Le mouvement, qui prend alors un sens nouveau, se propose de retrouver les sources du culte chrétien et de faire participer activement le peuple chrétien à la liturgie, et particulièrement à la messe. L'intérêt pour un renouveau de la liturgie naît en Belgique à l'abbaye de Maredsous fondée en 1872 par les moines de Beuron (Allemagne). En 1881 est créée l'École abbatiale. Son recteur G. Van Caloen invite les étudiants à participer à la messe en la dialoguant. Il publie un missel des fidèles latin-français en 1882. Dans un rapport, *La communion des fidèles pendant la messe*, il réagit contre la pratique de distribuer la communion avant ou après la messe et demande de réintégrer la communion dans toutes les messes.

### ***les recherches historiques sur le culte chrétien***

Le renouveau liturgique s'enracine dans le progrès de la recherche historique marquée par les ouvrages de Mgr Duchesne (1843-1922) surtout *Les Origines du culte chrétien* (1889) et *l'Histoire ancienne de l'Eglise*. Mgr Duchesne dit ne pas vouloir pas faire oeuvre pastorale

ou apologétique, par rigueur historique d'abord, mais aussi pour des raisons tactiques et circonstancielles. Il ne veut pas "raccorder par des explications l'usage présent avec l'usage ancien", ne pas entrer dans des argumentations de légitimité ou non des usages. Il se refuse au langage théologique, mais veut seulement décrire. Il n'a pas "dans son esprit la moindre idée de protester contre les changements que les siècles ou les décisions de l'autorité compétente ont introduit dans les usages liturgiques". Il ne s'engage donc pas dans une campagne de réformes et ne vise pas "l'édification directe".

Cependant l'oeuvre historique de Duchesne a été une référence pour les animateurs du "mouvement liturgique"<sup>7</sup>. Duchesne disait lui-même: "Je crois que l'histoire doit servir à quelque chose, et j'ai bien l'intention de la faire servir à quelque chose." Paradoxalement le détachement apparent de Duchesne de la théologie et de la pastorale vont donner une force très grande à ses descriptions historiques par exemple quand il décrit la dimension sociale du culte:

"Dans ce livre, on ne trouvera jamais le fidèle seul devant Dieu et l'honorant en forme privée. On sera toujours à l'église, à l'assemblée chrétienne. La prière aura toujours un caractère collectif, dans quelque mesure que les divers membres de la réunion s'associent à son expression extérieure".<sup>8</sup>

Ce qui semble pure description chez Duchesne va devenir ligne de conduite ou idéal à atteindre chez les acteurs du mouvement liturgique. Les *Origines* vont servir de manuel des études historiques aux moines de Solesmes, remplaçant les oeuvres de Guéranger. Le retour à la source devrait renouveler les moyens d'expression et la dimension sociale de la liturgie, opérer un relèvement ou une régénération de cette liturgie. L'oeuvre de Duchesne va permettre le développement d'une théologie positive en matière sacramentaire<sup>9</sup>, et en matière liturgique avec les publications de Dom Fernand Cabrol<sup>10</sup>. Ces dernières vont alimenter puissamment le mouvement liturgique.